

Jean CABRERETS, « Le cimetière préhistorique de Glozel »,  
*Le Progrès civique*, 24 septembre 1927.

Présentation de Joseph GRIVEL © 2004



Jean Cabrerets n'est autre que Jean Labadié, journaliste entre autres du *Quotidien*, de *L'Intransigeant* et de *L'Illustration*. Egaleme nt archéologue, il emprunte son pseudonyme à la grotte de Cabrerets dans le Lot qu'il a fouillée avant l'époque de l'affaire de Glozel.

Dans cet article, il fait le point de la polémique à l'époque où André Vayson et René Dussaud commencent juste à se faire les champions de la dénonciation du faux.

Labadié connaît bien le gisement de Glozel qu'il a visité à deux reprises. Et il y a pratiqué des fouilles les 5 et 6 mai 1927, dont il rend compte dans « Une visite aux fouilles de Glozel », *L'Illustration*, 3 septembre 1927.

# Le cimetière préhistorique de Glozel

L'assaut des "frelons de fouilles" contre la découverte du docteur Morlet

par JEAN CABRERETS

**D**



EVANT UN fait nouveau bouleversant le compartiment de la science où ils opèrent, certains savants semblent voués par le sort malicieux à une éternelle et double infortune.

Si le fait nouveau — invention d'un document sensationnel historique ou préhistorique — est l'œuvre d'un mystificateur, ils le prennent au sérieux et « marchent » à fond, quitte à se trouver quinauds en fin de partie. Si le fait révolutionnaire est, au contraire, parfaitement authentique, les mêmes savants le rejettent avec mépris, comme une chose sans importance ou, pire, l'embûche d'un farceur.

Cette hilarante alternative s'est produite tant de fois dans l'histoire de l'archéologie, qu'on était bien en droit d'hésiter avant d'interpréter les sensationnelles trouvailles effectuées par le docteur Morlet dans le petit village forézien désormais célèbre de Glozel.

Les savants ont donc hésité. Et plusieurs sont tombés dans le piège que le sort leur tendait. Des préhistoriens connus, qui auraient dû prendre la chose au sérieux — elle l'est — ont crié à la supercherie, cependant que des historiens, épigraphistes spécialisés dans l'époque romaine où Glozel n'a rien à voir, ont voulu annexer la découverte à leur département.

Actuellement, la querelle est exacerbée jusqu'à un point devenu critique.

Pendant que l'on discutait à l'Académie des Inscriptions (il ne fut presque pas de séance, depuis deux ans, où quelqu'un n'évoquât Glozel), l'inventeur, M. Morlet, travaillait. Il exhumaient des documents de plus en plus nombreux, de plus en plus probants, tellement probants qu'il fallait s'incliner ou le traiter d'imposteur.

Ce dernier argument — que l'on croyait enterré, qui n'aurait jamais dû sortir — est ressorti.

M. Bégouen, comte du pape et professeur à la Faculté de Toulouse, s'est fait le paladin de cette reluisante façon de combattre, secondé dans ce galant tournoi par M. Vayson de Pradenne, membre influent de la Société préhistorique de France. Et M. Dussaud, de l'Institut, a porté leurs arguments à l'Académie.

Ces messieurs, il est vrai, prennent la précaution d'accuser seulement les Fradin, braves paysans propriétaires du champ de fouilles. Les Fradin auraient lardé leur terrain sinon de tous les objets découverts par M. Morlet, du moins des plus embarrassants pour leur science essoufflée.

Mais ce détour est bien inutile. M. Morlet, que j'ai vu à l'œuvre, s'est toujours déclaré complètement

solidaire des Fradin. S'il y a imposture, il réclame, d'avance, sa part de responsabilité.

\* \*

Rappelons les faits que nous avons brièvement rapportés, en temps voulu, dans *Le Quotidien*.

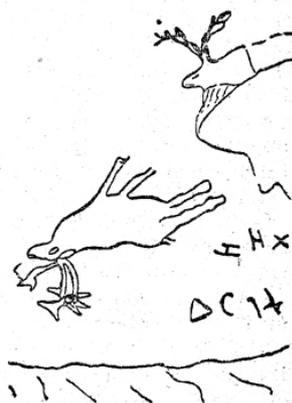
Au début de l'année 1924, les Fradin, cultivateurs du canton de Ferrières (Allier), décidaient de défricher un terrain jusqu'alors boisé et qui, de mémoire d'homme, n'avait jamais été que cela : un bois de hêtres et de vernes, fourré de ronces et de fougères. Des tâcherons, engagés par les Fradin, attaquèrent les souches à la « piémontoise » (sorte de bêche). Dans leur travail, ils firent voler en éclats des poteries d'argile auxquelles ils n'attachèrent aucune importance.

Puis, vint la charue. Deux bœufs la tiraient, conduits par M. Fradin et son petit-fils Emile. Le soc heurta une roche (que les défricheurs avaient signalée) et, à l'aplomb de cette roche, fit jaillir des briques d'argile d'une facture curieuse, portant des enfoncements analogues à des empreintes de doigts.

Emile Fradin, voulant déblayer le terrain, se mit à creuser. Il découvrit une fosse oblongue, véritable tombe, sans aucune trace d'ossements. Les parois de la fosse étaient faites de briques qui semblaient vernies au feu. Cette découverte amena des curieux qui dépecèrent le monument. On se mit à bouleverser les alentours. Le docteur Morlet, amateur d'archéologie fort connu à Vichy, eut vent de ces trouvailles. Ayant pris contact avec les Fradin, il obtint que le champ soit désormais clôturé, interdit à l'accès des visiteurs — et il se mit au travail, avec le concours du jeune Emile.

Les objets qu'il a recueillis depuis deux ans, dans ce coin de la vallée du *Vareille*, sont d'une variété jusqu'ici inconnue en pareille matière. Quand je suis passé à Glozel, en mai dernier, la collection se montait à plus de 200 pièces. Depuis, elle s'est accrue d'environ 150 pièces nouvelles.

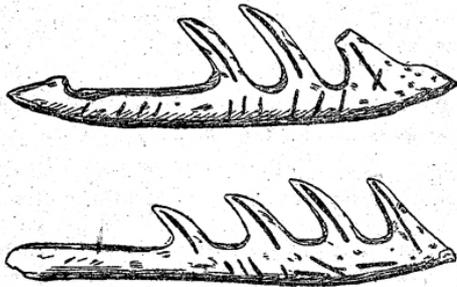
Ces objets se divisent en deux classes : ceux qui, propres à la station, la caractérisent, et d'autres que l'on trouve un peu partout, plus ou moins similaires,



Le renne mort de Glozel  
(La première inscription est peut-être composée de trois signes de numération.)

dans les stations préhistoriques classiques : haches de pierre polie, outils de pêche et de chasse, harpons, hameçons, pointes de flèche et de sagaie, fusaïoles, pendeloques, etc.

C'est la première classe d'objets qui constitue évidemment la série « révolutionnaire ». Elle se compose de vases en argile, dont la panse est marquée d'un faciès humain sans bouche. Ces vases sont de formes extrêmement diverses : certains portent



Harpons

des décorations striées, et même des inscriptions alphabétiques.

Puis, viennent des « idoles » phalliques. Ces pièces représentent l'organe viril de la génération, sur le scrotum duquel est repris — en sous-œuvre, si j'ose dire — le schéma du sexe féminin. L'artiste a trouvé le moyen d'ajouter encore une paire d'yeux à ces priapes de cauchemar. Ce sont là les fétiches symboliques d'un culte éternel qui semble associé, ici, à un rite de sépulture.

Enfin, voici les fameuses *tablettes d'argile*, écrites de signes alphabétiques d'une telle originalité que M. Camille Jullian, d'un côté, a pu reconstituer (à coups d'abréviations et d'interpolations de signes « symboliques » que seule son immense érudition lui permet d'avancer) des phrases latines qu'il attribue à un sorcier gallo-romain. Ces tablettes porteraient simplement des formules d'envoûtements érotiques.

D'un autre côté, le docteur Morlet, approuvé par MM. Salomon Reinach, J. Loth, Espérandieu, Déperret, de l'Institut, voit dans les caractères des tablettes l'un des plus anciens alphabets qu'il rapproche des alphabets phéniciens ou égéo-crétois de l'antiquité la plus reculée. M. Morlet se fonde là-dessus (mais c'est une simple opinion) pour conclure à l'origine occidentale de l'écriture.

\* \*

En mai, j'ai visité Glozel. Je me suis agenouillé dans la terre argileuse, devant une tranchée profonde d'un mètre à peine. La coupe du talus est extraordinairement simple. En commençant par la surface, on trouve la terre végétale. Un entrelacs de racines extrêmement serré (je répète : *le terrain était encore boisé en 1924, et le défrichement a été suspendu pour céder la place aux fouilles*) protège donc les couches inférieures du sol d'un réseau inextricable. Pour enfouir un objet quelconque dans cette terre, il faut donc rompre le filet des racines et, ajouterai-je, bouleverser certaines galeries, tracées par les vers de terre, que j'ai soigneusement suivies jusqu'au niveau de la « couche archéologique ».

Affirmer que l'on est venu frauduleusement insé-

rer, hier ou avant-hier, l'immense variété des objets en question, au niveau où on les rencontre, par la voie d'une sape, c'est énoncer une énormité déconcertante.

À la rigueur on aurait pu introduire de la sorte un ou deux ou trois objets — à condition qu'ils ne soient pas fragiles. Mais disposer *en ordre dispersé* des centaines d'objets sous le lacis des racines, sans rompre ce lacis ! Il aurait fallu à cette tâche la puissance d'un fakir capable de faire repousser les plantes en un clin d'œil, sitôt l'opération terminée.

Ajoutons à cet argument sans réplique — sauf peut-être pour ces doux criminels que peuvent devenir des savants jouant de l'honnêteté d'autrui afin de mieux défendre une « thèse » — ajoutons à cet argument celui-ci : j'ai assisté à la découverte de morceaux de céramique ; ces pièces étaient tellement incorporées à la terre environnante que, grattant moi-même au couteau, j'aurais fort bien pu les entamer sans y prendre garde. Une « tablette » fut extraite à l'état pâteux. Nous l'avons mise à sécher vingt-quatre heures à l'ombre. Puis, nous l'avons brossée et, finalement, avec une pointe d'aiguille, nous avons retrouvé les sillons de l'écriture *par la différence de coloration* existant entre la matière de la brique et la terre incorporée dans les sillons.

Et c'est de telles pièces qu'on prétend être « rapportées » au terrain ?

Et je ne parle pas des vases qui ont été trouvés *transpercés par une racine*, laquelle racine a bien mis trois ans à faire son chemin !

\* \*

Il est donc heureux que la nature ait été si clémente aux découvreurs en prenant la précaution de répondre elle-même de la virginité du sous-sol par le tapis de sa végétation.

En juin, les choses en étaient là, chacun soutenant sa thèse. M. Jullian développait ses lectures d'incantations latines, MM. Salomon Reinach et Loth soutenant le « préhistorique » de la découverte et M. Morlet précisant qu'il devait s'agir d'un « champ d'ensevelissement », les squelettes ayant disparu par l'action dissolvante des eaux infiltrées dans l'argile, au bas de la colline où se trouve le gisement, suintement continu plusieurs fois millénaire.

Mais voici que, les 14 et 25 juin, M. Morlet mit au jour deux tombes

nouvelles. Il explora l'une. Pour l'autre, il attendit l'arrivée de MM. Espérandieu, de l'Institut, de M. Olov Janse, conservateur au Louvre et attaché au Musée préhistorique de Saint-Germain.

L'ouverture de cette seconde tombe donna les résultats consignés dans le schéma ci-joint. La thèse de M. Morlet triomphait donc. Il s'agissait bien d'un cimetière préhistorique. Les corps étaient ensevelis entourés d'un mobilier funéraire composé d'objets usuels ou de *simulacres de ces objets*, avec, en sus,



Poterie avec masque néolithique

les idoles symboliques (toutes identiques) et des tablettes relatant sans doute la vie du défunt, à moins qu'elles ne soient de simples *gri-gri*. Dans les tombes, des empreintes de main semblaient également se relier à un rite : prise de possession par le mort.

L'ensemble du champ serait donc comme une vaste fosse commune. Seuls, des personnages éminents, des chefs, auraient eu leur sépulture privée dans un enrochement caractéristique et avec un mobilier beaucoup plus riche.



Tablette à inscription trouvée à la tête de la tombe

Que l'on conteste l'authenticité d'une pareille découverte, effectuée par un homme aussi consciencieux, avec l'aide des propriétaires — légitimes bénéficiaires du trésor archéologique découvert — c'est inconcevable.

Ou plutôt, non ! Je connais assez l'histoire pour donner ici libre cours à mon franc parler.

Certains « frelons de fouilles », comme les appelle, non sans humour, le docteur Morlet, c'est-à-dire des préhistoriens en chambre, nantis de chaires ou de situations semi-officielles, se présentèrent à Glozel et prétendirent éliminer M. Morlet.

Celui-ci, un caractère, un beau caractère, s'est déclaré compétent et, après avoir laissé visiter autant qu'on a voulu, après avoir invité chacun à fouiller à son gré, a émis la prétention de mener le travail tout seul. *Inde iræ*.

Un M. Vayson de Pradenne fit, auprès des Fradin, des démarches pour obtenir la « concession » du cimetière préhistorique. Les conventions entre les Fradin et Morlet étaient sérieuses et définitives.

Le naufrageur M. Vayson jura, alors, de « flanquer par terre l'authenticité du gisement ». Un complot peu reluisant s'est formé. M. le comte (du pape) Bégouen et, en sous-main, mais à distance respectueuse, M. l'abbé Breuil, ont réussi à convaincre l'éminent spécialiste « phénicien » qu'est M. Dussaud. Et celui-ci, qui n'est jamais allé à Glozel, a lancé, vendredi dernier, la machine infernale du soupçon de « supercherie ».

Pour moi, simple journaliste, quelque respect (il est sincère et profond) que j'aie pour M. Dussaud et surtout envers M. Camille Jullian, je ne crains pas de me considérer comme un témoin plus instruit que ces deux savants, simplement parce que je suis allé là-bas, à deux reprises, et parce que j'ai examiné, avec de bons yeux, parce que j'ai fouillé moi-même — ce que ni M. Jullian ni M. Dussaud n'ont fait.

L'authenticité de Glozel est au-dessus de tout soupçon.

J'ai relu l'histoire des ossements fossiles apportés par des ouvriers carriers à Boucher de Perthes, qui avait « offert une prime » — l'imprudent ! — à qui-conque viendrait confirmer de la sorte l'humanité de ses haches ! J'ai relu celle de la collection de Concise, fabriquée par des terrassiers travaillant à une tranchée de chemin de fer, en Dauphiné ; et celle des

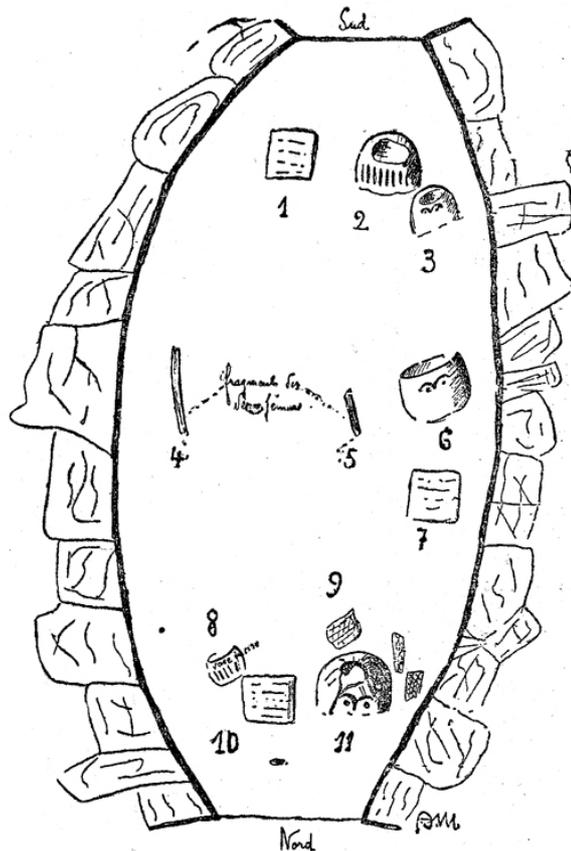
silex de Beauvais mis à frire dans l'huile pour « imiter l'ancien ». Rien de tout cela ne tient debout. Il s'agit toujours d'objets *apportés chez l'antiquaire*.

A Glozel, tout est en place, dans une terre inviolée. Il suffit d'aller voir, en tout désintéressement. Mais encore faut-il y aller.

C'est ce qu'ont fait MM. Salomon Reinach (trois fois), J. Loth, Espérandieu, Déperet, de l'Institut, Audollent, de la Faculté de Clermont, Leite de Vasconcellos, de Lisbonne, Mayet, de la Faculté de Lyon, Mendes Correa, de celle d'Amsterdam, etc., etc.

Tous ont reconnu l'authenticité ; presque tous la vérité de la thèse « néolithique » de M. Morlet.

Seuls les « frelons de fouilles », professionnels de l'interprétation scientifique du travail matériel d'autrui, se sont montrés rebelles. Nous regrettons que M. l'abbé Breuil soit le seul préhistorien de valeur dont l'attitude demeure équivoque — après avoir cependant, lors de sa première visite, reconnu la parfaite authenticité des objets qu'il s'avouait incapable de classer dans la chronologie préhistorique.



1. Tablette à inscription. — 2. Grand vase incisé. — 3. Petit vase. — 4 et 5. Fragments de fémurs. — 6. Vase (masque néo). — 7. Tablette à inscription. — 8. Vase incisé. — 9. Galets gravés. — 10. Tablette à inscription. — 11. Sabot de cervidé gravé.

MM. Morlet et Fradin attendent donc, de pied ferme, les attaques qui vont suivre. Il est toujours embêtant d'inventer quoi que ce soit, dans notre sacré pays. Mais de là à se faire traiter de filou !

JEAN CABRERETS.